

Séquences

La revue de cinéma

Gods and Monsters : Entre l'horreur et la poésie visuelle / *Gods and Monsters*, États-Unis 1998, 105 minutes

E. Jean Guérin

Number 202, May–June 1999

URI: id.erudit.org/iderudit/59370ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guérin, E. J. (1999). Gods and Monsters : Entre l'horreur et la poésie visuelle / *Gods and Monsters*, États-Unis 1998, 105 minutes. *Séquences*, (202), 43–44.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

à nous toucher, pour cela il eût fallu que Téchiné s'attarde davantage à l'enfance du personnage. Téchiné a plutôt choisi de faire des sauts dans le temps, tenant pour acquis qu'il n'est pas nécessaire de revenir en arrière pour comprendre le présent. Il a fait comme si l'évocation d'archétypes masculins, tel ce père austère et ce fils exclu, suffisait à rendre compréhensible le geste de Martin.

Pourtant, Téchiné réussit à créer un univers illustrant parfaitement l'état de ses personnages: de la fuite de Martin dans les montagnes où l'isolement se traduit par la peur, la faim et le froid, jusqu'à la mer où le temps semble s'être arrêté et où la perspective s'étend à l'infini. Le talent de metteur en scène d'André Téchiné, la photographie de Caroline Champetier et sa caméra qui s'accorde au rythme des situations ainsi que la très belle musique de Philippe Sarde font d'*Alice et Martin* un film esthétique traversé d'instant de poésie.

La force d'*Alice et Martin* réside aussi dans les seconds rôles tous très convaincants: en particulier, Mathieu Amalric qui offre encore une fois une très belle interprétation en incarnant Benjamin, le frère de Martin et l'ami d'Alice. Ce que nous pourrions reprocher au film de Téchiné, outre les faiblesses du scénario en ce qui a trait au développement de ses deux personnages principaux et aux raisons qui les motivent, c'est, qu'encore une fois, ce film traite de la détresse de la jeunesse en s'attachant à ces paumés heureux qui peuplent le cinéma français depuis *Un monde sans pitié*, d'Éric Rochant, donnant ainsi l'impression que le désenchantement frappe à toutes les portes.

Marc-André Brouillard

ALICE ET MARTIN

France 1998, 124 minutes — **Réal.:** André Téchiné — **Scén.:** André Téchiné — **Photo:** Caroline Champetier — **Mont.:** Martine Giordano — **Mus.:** Philippe Sarde — **Déc.:** Ze Branco — **Int.:** Juliette Binoche (Alice), Alexis Loret (Martin), Carmen Maura (Jeanine), Mathieu Amalric (Benjamin), Jean-Pierre Lorit (Frédéric), Marthe Villalonga (Lucie) — **Prod.:** Alain Sarde — **Dist.:** Alliance.

Gods and Monsters

Entre l'horreur et la poésie visuelle

La mort de James Whale fut, sans doute, l'une des plus mystérieuses des morts hollywoodiennes. En effet, par un sombre matin de 1957, ce légendaire réalisateur fut retrouvé sans vie dans sa piscine. C'était là un tableau tiré du dernier acte de *Sunset Boulevard*. Mais, encore aujourd'hui, on spéculé sur les causes réelles de cette baignade fatale. S'agit-il d'un suicide? Ou encore, serait-ce à cause de son homosexualité qui avait attiré dans sa vie des personnages plutôt ambigus?

S'inspirant du roman *Father of Frankenstein* de Christopher Bram, Bill Condon nous propose un scénario des événements possibles, en plus d'un festin cinématographique complexe et envoûtant. Il est d'autant plus surprenant que Condon ait pu prendre une direction aussi différente du roman pour en venir à un miroir émotionnel aussi parfait. C'est un peu comme *Bride of Frankenstein* de Whale qui, même sous l'étendard de la parodie et de l'irrévérence réussit à être le film qui communique mieux le filon émotionnel du roman de Mary Shelley. Une chose est sûre, l'Oscar que l'on a remis à Condon est bien mérité.

Mais il y a plus encore. Condon fait plus que nous livrer un mélodrame sur les gais de Hollywood. Il nous fait faire la tournée de cette infernale machine sociale qu'est Beverly Hills, où la sincérité se fait rare et l'hypocrisie est la monnaie d'échange. Il nous présente aussi une lettre d'amour à l'âge d'or d'Hollywood.

Boone, un jeune ex-marine, est le nouveau jardinier de Mister Jimmy. Jimmy est en fait James Whale — célèbre pour avoir réalisé les deux premiers films de *Frankenstein* pour la Universal, un quart de siècle plus tôt. Célèbre est un grand mot dans le contexte de l'époque. On n'avait aucune considération pour les films de monstres. Quant



Gods and Monsters

aux autres œuvres, comme la somptueuse adaptation de *Showboat*, on les avait tout simplement oubliées. La qualité de vie de Mister Jimmy n'a rien d'enviable. Son état de santé s'aggrave et les paralysies se succèdent. Il a le choix de prendre ses médicaments qui le rendent catatonique ou de risquer «l'orage dans son cerveau». Sa gouvernante Hannah (Lynn Redgrave dont la prestation est des plus juteuses) veille

sur lui comme une mère poule, mais l'ennui persévère et Mister Jimmy se sent las.

C'est alors que Whale remarque Boone en train de tailler les arbutus. Il l'invite à poser pour lui. Pendant ces sessions de pose, il fait la conversation et trouve en Boone une âme sœur, non pas sur le plan sexuel, mais du fait que les deux hommes sont des ex-militaires. Boone est envoûté par les récits de Mister Jimmy, à condition que ce dernier se tienne loin du sujet de ses conquêtes. Whale le rassure qu'il comprend parfaitement que Boone ne mange pas de ce pain: «Je sais que tu me casserais le cou si je tentais de te séduire».

Les sessions défilent. Les anecdotes se fondent et se confondent. Pendant que Boone enlève sa chemise, Whale met son âme à nu. Son homosexualité n'est point une source d'embarras mais plutôt une source de confort. Cependant, c'est un confort nostalgique, qui met en relief sa souffrance présente. Plus jamais il ne verra sa piscine entourée de jeunes adonis dont le seul souhait était de se faire voir par Jimmy.

Suite à la télédiffusion de *The Bride of Frankenstein*, son film le plus célèbre, Whale est retransporté sur le plateau de ce film. La re-

construction de ce moment est un moment de magie pure. Le respect des détails les plus infimes et le choix des sosies des interprètes originaux font de cette scène un des miracles de 1998.

Le dénouement du film est une véritable moisson d'émotions fortes. C'est là que les semences que Condon plante tout au long de sa trame narrative portent fruit. Les éléments visuels des films de Whale se confondent avec ceux de ses souvenirs. La réalité n'a plus de confort. Il est temps pour Jimmy de révéler ses vraies intentions à l'égard de Boone. Le film est bouleversant, troublant, inquiétant, mais demeure pourtant, une célébration de la vie. C'est ce paradoxe qui fait de *Gods and Monsters* un film aussi unique. On ne peut imaginer un meilleur hommage à la légende de Mister Jimmy.

E. Jean Guérin

GODS AND MONSTERS

États-Unis 1998, 105 minutes — **Réal.:** Bill Condon — **Scén.:** Bill Condon d'après le roman *Father of Frankenstein* de Christopher Bram — **Photo:** Stephen M. Katz — **Mont.:** Virginia Katz — **Mus.:** Carter Burwell — **Déc.:** Richard Sherman — **Int.:** Ian McKellen (James Whale), Brendan Fraser (Clayton Boone), Lynn Redgrave (Hanna), Lolita Davidovich (Betty), Kevin J. O'Connor (Harry), David Dukes (David Lewis) — **Prod.:** Paul Colichman, Gregg Fienberg, Mark Harris — **Dist.:** Lions Gate.

True Crime

Le Cowboy solitaire des temps modernes

On dit souvent d'un acteur qu'une image colle à sa peau et finit par ne plus le quitter. Depuis ses débuts, Clint Eastwood a su donner le ton à son alter ego qu'il a manipulé de façon élégante à travers une filmographie aussi variée qu'intéressante.

Dans son dernier film, *True Crime*, Clint Eastwood reprend le rôle du promeneur solitaire sous les traits de Steve Everett, un journaliste alcoolique hanté par une mauvaise réputation, porté par son flair, laissant de côté une famille qui s'apprête à le quitter. Un concours de circonstances l'oblige à couvrir l'exécution d'un prisonnier. Persuadé de son innocence, il lui reste moins de dix heures pour trouver les preuves qui donneront raison à son instinct, car l'exécution aura lieu le soir même.

Si l'histoire ne déborde pas d'originalité, le fait de voir le grand Eastwood à l'œuvre est déjà un plaisir. Depuis la fameuse série des *Dirty Harry*, personnage auquel il aimait s'identifier, Clint Eastwood a évolué. Avec l'âge, ses anti-héros deviennent de plus en plus impitoyables, détestant ceux qui l'entourent, refusant de s'attacher à quoi ou à qui que ce soit par peur de vieillir trop vite. Le vieux cowboy solitaire cherche une seule chose: une justice pour ceux et celles qui la réclament. À travers les films de Clint Eastwood, la protection de la communauté est un thème qui revient souvent, la justice devant être faite sans nécessairement avoir recours à un système administratif lourd et inefficace.



True Crime

True Crime est le dernier de ces exemples où la vérité et les faits surpassent la foi et la pitié. C'est par devoir qu'Everett sent le besoin de se lancer dans une course contre la montre, où la vie d'un homme compte plus que son propre mariage, où le bonheur de sa petite fille doit se limiter à une course en poussette dans un zoo. Clint Eastwood enfile sans hésitation la peau de Steve Everett, un personnage qu'il connaît par cœur mais dont il n'arrive pas à se lasser. Après tout, Eastwood ne pourra jamais ne pas avoir l'air *cool*. Le fait que le scénario soit passé sous trois plumes différentes en dit long sur les dif-